

La glaciation duplessiste

JONATHAN LIVERNOIS, *La révolution dans l'ordre. Une histoire du duplessisme*, Montréal, Boréal, 2018, 288 pages

Louis Perron

Volume 14, Number 1, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92337ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, L. (2019). Review of [La glaciation duplessiste / JONATHAN LIVERNOIS, *La révolution dans l'ordre. Une histoire du duplessisme*, Montréal, Boréal, 2018, 288 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 17–18.

La glaciation duplessiste

Louis Perron

Professeur, École d'éthique, de justice sociale et de service public, Université Saint-Paul

JONATHAN LIVERNOIS

LA RÉVOLUTION DANS L'ORDRE. UNE HISTOIRE DU DUPLESSISME

Montréal, Boréal, 2018, 288 pages

Il y a un mystère Duplessis. L'ancien premier ministre ne laisse pas indifférent : il fascine et repousse tout à la fois. La question est lancinante : comment se fait-il que Duplessis ait été élu tant de fois ? Surtout : pourquoi a-t-il tant marqué l'imaginaire québécois ? Et enfin : était-ce aussi pire qu'on l'a dit ? N'a-t-on pas une lecture réductrice, fautive de Duplessis ? Peut-on réduire son régime au conservatisme, au culte du passé, à l'immobilisme et à la corruption, bref à la « grande noirceur » ? Se peut-il qu'il ait été vecteur de progrès, un véritable moderne même ?

L'ouvrage de Jonathan Livernois peut être lu comme une introduction au mystère Duplessis, sous la forme d'une histoire du duplessisme, c'est-à-dire d'une histoire conceptuelle des années Duplessis. Cet effort d'interprétation, qui veut éviter autant le révisionnisme que la réhabilitation, et qui ne cherche pas davantage le compromis, développe une compréhension du duplessisme dans son rapport au temps. Livernois s'appuie sur les données historiographiques. Il mise particulièrement sur la culture médiatique de l'époque et sur la retranscription des débats de l'Assemblée législative. Le livre est entrecoupé de deux brefs intermèdes savoureux et ponctué de nombreuses citations, en exergue, ainsi que d'un certain nombre de photos qui soutiennent et illustrent le propos.

Le livre s'ouvre sur un portrait schématique du Québec de 1936, où Livernois donne des statistiques sur la population, mentionne les personnalités politiques et religieuses importantes, énumère les événements marquants au plan culturel et sportif et donne des exemples de réclames publicitaires que l'on pouvait lire dans les journaux de l'époque.

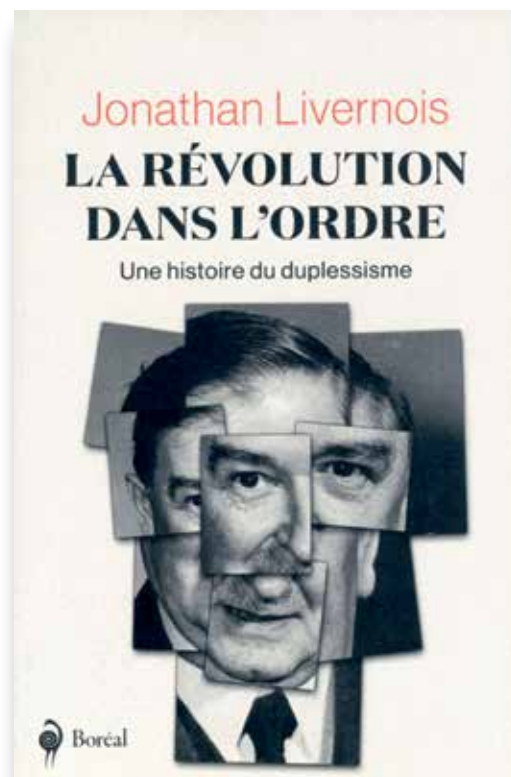
Le premier chapitre résume le parcours de Duplessis de sa naissance jusqu'en 1944, alors qu'il redevient premier ministre (il avait été élu une première fois en 1936). Il sera d'ailleurs réélu en 1948, en 1952 et en 1956. Selon le lecteur, ce sera un rappel utile ou un nécessaire apprentissage.

Avant de reprendre le fil narratif, Livernois fait une pose pour retracer la manière dont Duplessis est raconté (c. 2). Le premier moment narratif est celui de

Duplessis image de la grande noirceur. Puis paraissent les biographies admiratives de Black et de Rumilly, qui ouvrent une brèche. L'ouvrage du politologue Gérard Boismenu, *Le Duplessisme. Politique économique et rapports de force, 1944-1960*, paru en 1981 aux Presses de l'Université de Montréal, marque un tournant. Selon cet auteur, Duplessis privilégie sa base électorale, l'importante classe agricole, l'aidant par diverses mesures, mais ne néglige pas la bourgeoisie qu'il achète par son patronage. Surtout, son gouvernement se caractérise par le libéralisme capitaliste. Prolongeant ces analyses, Beauchemin, Duchastel et Bourque (*La Société libérale duplessiste*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994) renchérissent en expliquant que le gouvernement Duplessis ne fut pas prémoderne. Ce qui le caractérise, ce n'est pas le traditionalisme, mais le conservatisme visant à protéger la société des remous de la modernité, par la stabilité et l'ordre. Duplessis ne serait donc pas antimoderne, mais libéral. Pour ces auteurs, le discours libéral est par essence conservateur : il cherche certes le progrès économique, mais tout en s'assurant de la stabilité sociale.

Duplessis, ce serait l'alliage de la tradition et du progrès. L'appel aux valeurs traditionnelles viserait à assurer la stabilité, procurant ainsi au libéralisme l'espace nécessaire pour prospérer. [...] Autrement dit : le duplessisme fut une « révolution dans l'ordre », selon le mot de Daniel Johnson.

« Duplessis et modernité sont-ils compatibles ? » (p. 99), s'interroge Livernois. Tout en s'appuyant sur l'interprétation de Beauchemin et cie, dans laquelle il trouve la conception du temps duplessiste qu'il va développer, Livernois s'en distancie en notant que dans un ouvrage antérieur, ces mêmes auteurs ne rejettent pas complètement l'idée de tradition. Duplessis, ce serait l'alliage de la tradition et du progrès. L'appel aux valeurs traditionnelles viserait à assurer la stabilité, procurant ainsi au libéralisme l'espace nécessaire pour prospérer. Selon Livernois (p. 100 suiv.), à cette temporalité propre au régime de Duplessis comme temps linéaire de la société libérale-bourgeoise, se superpose un temps reconfortant, cyclique, répétitif, permanent. D'où ce para-



doxe : le temps fixe engendre le mouvement et le changement. Le progrès s'articule à la stabilité ; le temps change et ne change pas. Autrement dit : le duplessisme fut une « révolution dans l'ordre », selon le mot de Daniel Johnson. Cette formule résumerait, selon Livernois, tout Duplessis.

Le chapitre 3 s'intéresse à une question cruciale : comment Duplessis a-t-il réussi à remporter autant d'élections ? Une chose est certaine : Duplessis savait gagner des élections. Mais à quel prix ! Duplessis a certes profité de la carte électorale qui favorisait le vote rural, toujours plus conservateur que le vote citadin. Mais il s'est largement aidé par « les pires manœuvres électorales possibles » (p. 135). Oui, ce n'était pas nouveau, Livernois a raison de le noter. Mais on a fait mieux, et surtout : ce n'est pas une excuse ! Ajoutons à ce machiavélisme élémentaire le patronage et la gestion discrétionnaire, « ces leviers extraordinaires qui permettent à Duplessis et à son parti de se maintenir au pouvoir » (p. 156), ainsi que l'indigence du cabinet, l'immoralité de la conduite de Duplessis en chambre, le choix unilatéral pour le privé au dépens du public, l'état déplorable du système d'éducation enfin : le portrait d'ensemble n'est guère reluisant. Le chapitre 4, qui se penche sur les victimes de Duplessis, renchérit en rappelant le climat de peur et l'anti-intellectualisme qui marquèrent le duplessisme. Il n'était pas bon de s'opposer à Duplessis. La liberté d'expression en a pris un coup.

Quel est donc le bilan des années Duplessis ? Tout en cherchant à comprendre, Livernois semble bien reconduire le bilan traditionnel. Il est un point critique où le jugement doit tomber : la manière duplessiste de faire de la politique. Ce qui



La révolution dans l'ordre

suite de la page 17

signifie essentiellement l'instrumentalisation de *la* politique aux dépens *du* politique, par l'annexion sectaire d'idéologies comme le nationalisme (même s'il peut y avoir sincérité, p. 133) mélangé au cléricanisme, l'agriculturisme, l'anti-syndicalisme et le recours à la menace communiste. Pire: on voit régner la malhonnêteté la plus crasse, l'usage d'une rhétorique perfide, la corruption systématique, l'arbitraire éhonté, le favoritisme à grande échelle, le clientélisme, le patronage et la gestion discrétionnaire comme moyens de gouverner, en un mot l'opportunisme politique le plus vil. Duplessis illustre le machiavélisme au sens sombre du terme.

À n'en pas douter, Duplessis fut autoritaire. Ce ne fut pas un despote ni un dictateur, mais certainement pas un démocrate au sens profond du terme. Il méprisait la liberté. Si être moderne suppose la promotion de la liberté, alors il ne fut pas moderne. Si être libéral suppose tout autant la promotion de la liberté, alors il ne fut pas davantage libéral. Sous Duplessis, l'espace public fut brimé. Sans doute tout progrès ne fut-il pas empêché, ne serait-ce que par opposition, par réaction. De plus, une société n'est jamais entièrement imperméable: elle subit nécessairement l'influence de l'extérieur. On a beau vouloir filtrer et contrôler cette influence pour en éviter les effets jugés délétères, on ne peut empêcher toute contamination étrangère. Il n'y a jamais en histoire de rupture absolue: les dynamiques qui allaient éclater au grand jour après la mort de Duplessis couvaient et déployaient souterrainement leur effet corrosif. Elles minaient les fondements, les érodant petit à petit. L'histoire progressait comme malgré elle, et l'influence de la modernité occidentale n'épargnait pas le Québec d'après-guerre. Mais le gouvernement

Duplessis fit un effort pour en retarder le plus longtemps possible l'inévitable invasion. Cette glaciation ne pouvait durer: les chaleurs qui alimentaient le brasier du changement finirent pas lancer les hautes flammes qui devaient consumer l'ancien monde. Il faut ici être hégélien et parler d'une ruse de l'histoire: la nouveauté n'apparaît que dans la résistance du passé. Duplessis fut l'instrument de cette résistance.

Il en est des sociétés comme des corps physiques: avant la mort, il y a toujours un sursaut de vie, une résistance insoupçonnée, mais condamnée à l'inévitable défaite. Telles furent les années Duplessis: l'agonie d'un monde ancien et la gestation d'un monde nouveau. On fait comme si rien n'allait changer, comme si tout ne s'était pas déjà effondré. On tente une dernière parade, on nie publiquement ce que l'on admet par ailleurs en catimini. Et lorsque le roi meurt, tout soudainement devient possible, comme par enchantement. Voyez le régime soviétique... C'est le mérite de l'ouvrage de Livernois de nous faire réfléchir au cours mystérieux et déroutant de l'histoire humaine.

Était-ce vraiment si pire que ça (p.)? Cette question est celle du livre de Livernois. À l'aune des tragédies indicibles du XX^e siècle, la réponse est évidente: ce ne fut pas si pire que ça. À l'aune de la destinée du Québec, et de tant de destinées individuelles surtout, ce fut si pire que ça. La liberté a été bafouée, l'État de droit moqué, la justice ridiculisée. Pour parler comme Kant, on a voulu empêcher les lumières de se propager: ce fut une époque de noirceur.

S'il y a une leçon à tirer de l'ouvrage lucide, bien construit et agréable à lire de Livernois, c'est de nous rappeler ce que *doit être* le politique. Pour ce qui est de *la* politique, nous savons trop bien ce qu'elle *est*. J'ai été élevé dans la détestation de Duplessis, mon père le haïssant à se confesser. À lire Livernois, il avait raison. Nous sommes en droit d'exiger plus et mieux. ❖



MARCOS ANCELOVICI, PIERRE MOUTERDE, STÉPHANE CHALIFOUR, JUDITH TRUDEAU

UNE GAUCHE EN COMMUN. DIALOGUE SUR L'ANARCHISME ET LE SOCIALISME

Montréal, Écosociété, collection Polémos, 2019, 264 pages

Vous aimez les «chicanes» politiques? Alors, prenez deux ou trois des principales tendances idéologiques prospérant à gauche et invitez à débattre, par exemple, les Verts et les NPD, ou encore suscitez un débat de fond entre les factions qui divisent les membres autant que l'électorat de Québec solidaire. La gauche québécoise me semble friande de ces disputes et des divisions qu'elles engendrent ou perpétuent, entre Charybde et Scylla.

Mais voici qu'un «dialogue sur l'anarchisme et le socialisme», animé et édité sous le titre «Une gauche en commun», constitue une exception féconde. Stéphane Chalifour et Judith Trudeau, tous deux membres du comité de rédaction des *Nouveaux cahiers du socialisme*, ont ainsi mis face à face deux sociologues, l'un, Marcos Ancelevici, anarchiste convaincu, et l'autre, Pierre Mouterde, militant fidèle du courant socialiste. A priori, les deux positions sont autant d'irréconciliables partis pris, en particulier quant au rôle de l'État. Le grand mérite des deux initiateurs du débat aura été, pour dépasser les débats théoriques, de choisir et de *re-pos*er les questions soulevées par l'actualité dans l'espace public depuis les mobilisations étudiantes et populaires du printemps 2012.

Comment et pourquoi penser et repenser la laïcité? Comment et pourquoi construire notre identité collective et notre vivre-ensemble? Où se situent les pouvoirs à combattre ou à prendre? À la base, à travers les pratiques émancipatrices ou par le haut, dans le cadre d'une conquête et d'une maîtrise de l'appareil étatique? Quelles révolutions pouvons-nous et devons-nous espérer et opérer, contre un capitalisme financiarisé et mondialisé?

Les quatre protagonistes, animateurs comme auteurs du débat, ont réussi à éviter les affrontements des deux traditions de l'anarchisme et du socialisme. Ils ont cherché à renouveler un dialogue au fil perdu, à partir des questions concrètes posées par les nouvelles formes de luttes sociales et politiques. En suivant cette discussion étalée sur trois années, nous découvrons avec intérêt qu'un authentique dialogue est possible, d'où ne ressortent ni vainqueurs ni vaincus, mais des différences fécondes et des propositions de front commun. Loin de faire s'affronter deux idéologies hostiles l'une à l'autre – j'ai failli écrire deux théologies –, il s'agit ici de bâtir. De rebâtir «une gauche en commun».

Si le déploiement de luttes renouvelées ne nous y avait pas invités, qui y aurait cru pour de bon? Ce livre est inspirant jusqu'au bout de sa lecture, très à propos, et devrait devenir une référence pour l'histoire à faire... en commun.

Jean Carette

Ph. D.